Michèle Brian: les malheurs de l'enfant-roi

Il y a moins d'un an, Jo était poignardé à mort par deux jeunes de son âge qui voulaient lui prendre son MP3. Il y a quelques semaines, un élève éventre le directeur de son école. Il y a quelques jours, pour une broutille, Bart est aussi poignardé à mort par un autre garçon de 18 ans. Ça commence à craindre.

> Propos recueillis par Michel Gheude



© PhotoNews

Des actes de violence qui laissent les adultes totalement démunis. Stupeur à Ostende et essais d'analyses pour désamorcer une violence à la fois soulignée, interdite et valorisée.

Policiers, juges, parents, éducateurs, élus, journalistes, tout le monde se dit horrifié par ces violences mais surtout totalement démuni devant des passages à l'acte incompréhensibles et que leurs auteurs semblent moins que quiconque capables d'expliquer. Notre angoisse sera bien sûr métabolisée comme il faut: les parents et les amis des victimes seront reçus par les plus hautes autorités, on aura des débats difficiles sur la protection de la jeunesse, on reparlera caméras de surveillance, on engagera encore des policiers, on mettra des portiques électroniques et des grilles dans les écoles. On se réjouira de voir tant de jeunes réagir avec beaucoup de dignité. Ils feront des marches, ils allumeront des bougies. Après, il faudra bien se demander pourquoi les enfants, ces jours-ci, ça n'a pas l'air d'aller fort bien. Et si, nous, les "nouveaux parents", on n'y serait pas un peu pour quelque chose.

Docteur, aidez-nous!

Michèle Brian est pédopsychiatre et accueille dans sa consultation publique des parents ordinaires. Ils habitent la banlieue parisienne, mais pas ces lieux maudits frappés du sceau de l'exclusion. Ils travaillent. Leurs enfants vont à l'école. Tout va bien pour eux. Bien comme ça peut aller bien pour les humains, c'est-à-dire plus ou moins, avec ses hauts et ses bas, entre le boulot, les vacances, la belle-mère et le Cora. Tout va bien, si ce n'est qu'avec le gosse, ça ne va pas. Infernal, le gamin. Il crie, il frappe, il pleure. Il n'accepte rien. Il frappe. Ou il refuse de travailler à l'école alors qu'il en est manifestement capable. Ou il a des troubles du sommeil. Ou de l'anorexie. Parfois pire. Il somatise, oui, mais quoi?

Michèle Brian: "En France, près de 400.000 enfants sont suivis dans des centres publics de consultation et la demande augmente au rythme de 5 à 10 % par an. Avec une très forte surreprésentation des garçons. Cent quatre-vingt garçons pour cent filles et davantage encore quand les cas sont plus graves. Autre caractéristique, les enfants viennent de plus en plus jeunes. Les moins de 4 ans sont de plus en plus nombreux."

Le Ligueur: *Pourquoi?*
M. B.: "Parce que, aujourd'hui les personnels qui s'occupent des enfants sont bien formés et repèrent très vite les manifestations précoces de problèmes comme les troubles du sommeil, du langage, de l'alimentation. Et les parents sont le plus souvent convaincus que ces troubles somatiques couvrent des difficultés psychologiques. Ils veulent éviter des troubles plus graves par la suite et ils viennent consulter. Les parents veulent aussi protéger leurs enfants de toute séquelle en cas d'événement traumatique. S'il y a un accident dans la famille, un incendie, une tentative de suicide, une agression, une séparation, on amène l'enfant en consultation pour être sûr qu'il n'y aura pas de séquelles. Ce que le psy est bien incapable de dire, évidemment. Les parents attendent aussi du psy qu'il explique à l'enfant qu'il est normal qu'il pleure, qu'il ait peur, etc. En fait, ils sont débordés. Ce serait mieux qu'ils expliquent cela eux-mêmes plutôt que d'avoir recours à un expert. Mais ils sont souvent incapables de répondre à la situation par eux-mêmes. Ils pourraient s'appuyer sur ce qu'ils ont appris de leurs propres parents mais ne le veulent pas parce qu'il y a eu rupture des valeurs. Ils trouvent que leurs parents ne faisaient pas bien, qu'ils ne donnaient pas assez d'affection, qu'ils étaient trop autoritaires, qu'on ne peut plus faire comme ça. Ils ont des valeurs comme le respect, la protection, l'épanouissement personnel de l'enfant. Mais ce n'est pas le mode d'emploi qu'ils ont reçu en héritage. En plus, si chacun doit réinventer un modèle, les deux membres du couple n'ont pas forcément le même. Alors, ils ont recours à l'expert."

La peur du désamour

L. L.: *Jamais, pense-t-on, nous n'avons été si attentifs, si protecteurs, si préoccupés du bonheur de nos enfants. On leur donne tout cet amour, on leur offre tout, et pourtant ça ne va pas. Qu'est-ce qu'il faut faire?*

M. B.: "Nous vivons une période de changement dans le rapport aux contraintes. La frustration a perdu son caractère d'épreuve structurante. Frustrer un enfant, lui refuser quelque chose, lui dire qu'il doit attendre, que c'est réservé aux plus grands, est ressenti comme une violence à l'égard de l'enfant. Ses pleurs, sa colère, ne sont pas compris comme un moment nécessaire pour intégrer la frustration mais comme l'effet d'une maltraitance qui aura pour conséquence la perte de son amour. D'où un brouillage des repères éducatifs. L'enfant comprend que le monde est manipulable. Il suffit de pleurer ou de séduire."

L. L.: *Même à l'école?*
M. B.: "Les enseignants essaient toujours de transmettre des savoirs. Mais la demande des parents a changé. La relation au professeur est plus importante à leurs yeux que l'acquisition de savoirs. Il faut que ça se passe bien. Que l'enfant soit bien. Qu'il n'y ait pas de conflit. On voit des enseignants qui ne notent plus ou qui surnotent les travaux pour préserver la relation."

La violence est interdite mais omniprésente

L. L.: *Autrefois, la violence des jeunes s'exprimait dans la rue. Aujourd'hui, elle est dans l'école. Y a-t-il une explication?*
M. B.: "Les jeunes ont une vision peu réconfortante de l'école. Ils y subissent beaucoup de menaces. Les adultes ne sont pas perçus comme des adultes mais comme des ainés. Ce sont des 'grands' qui ont la force d'imposer leurs affects, pas des arbitres qui appliquent des règles et jugent avec impartialité. D'où l'idée des ados qu'ils doivent se débrouiller par eux-mêmes: j'agresse ceux qui m'agressent. Sans culpa. Action, réaction. Et surtout ne pas en parler aux parents, cela va être encore pire. Dans ce contexte, ils ont de la peine à maîtriser leur violence et ils s'en plaignent."

L. L.: *Nous sommes pourtant dans une société qui ne valorise plus la violence. On ne dit plus aux jeunes: sois fort, montre-leur que tu es homme. On prône le dialogue, la violence zéro...*
M. B.: "Elle est soulignée interdite. Mais elle est quand même valorisée. Regardez les affiches de cinéma, les jeux vidéo. Et elle reste omniprésente: dans les cours de récréation, dans les matchs de foot. Peu de jeunes passent à l'acte, mais beaucoup deviennent addictifs de ces jeux violents. Ils sortent peu, lisent peu, ont peu d'amis. Ils préfèrent plus la console de jeux que le vélo. Les parents se disent que la télé, l'ordi, les jeux, cela leur donne un accès au monde, ce qui n'est pas faux. Mais cela les maintient aussi à l'écart de l'expérience réelle du monde."

L. L.: *Dans vos consultations, vous percevez un changement, une réaction, une nouvelle génération qui verrait l'enfant et son éducation autrement?*
M. B.: "Non, on est au cœur de cette tendance très forte. Il n'y a pas de contre-courant." ■

L'enfant... en quatre conférences

Les conditions dans lesquelles les enfants sont amenés à faire l'expérience du monde ont été complètement bouleversées ces dernières décennies sans que nous paraissions nous en apercevoir ni en mesurer les conséquences.

Le Collège européen de philosophie politique inaugure, à l'occasion de sa naissance, un cycle de conférences autour de l'enfant-problème au Pavillon des conférences, 19, Clos Chapelle-aux-Champs à 1200 Bruxelles. Ces rencontres se déroulent en 2007, samedi de 14h à 17h30:

Le 3 mars, **L'éducation est-elle possible sans le secours de la famille?** par Marie-Claude Blais; le 31 mars, **La télévision comme "troisième parent"** par Dany-Robert Dufou; le 12 mai, **Qu'est-ce qu'apprendre? Le rapport au savoir et la crise de la transmission** par Dominique Ottavi; le 2 juin, **L'enfant n'est pas une personne** par Jean-Claude Quentel.

Inscription souhaitée: www.ceppecs.eu

Whistleblowing

Au bout de la langue

Vous ne le saviez peut-être pas, mais si vos collègues de bureau vous ont dénoncé au patron parce que vous leur voliez régulièrement le jambon de leurs tartines, ils pratiquaient le "whistle-blowing"!

> Henry Landroit



Voler le jambon des tartines de ses collaborateurs pendant qu'ils prennent leur café est manifestement un comportement malhonnête, personne ne le contredira. En avertir qui de droit est le reflet d'un comportement hautement civique, à moins que certains n'appellent cela de la délation.

C'est devenu une *alerte éthique*, au sein des entreprises. Pas mal trouvé, hein?

Eh bien, non. L'oncle Bill a encore frappé! Parlez désormais de *whistleblowing*, glissez ce mot dans la conversation, l'air de rien, vous allez certainement provoquer l'intérêt de vos collègues.

Très en vogue dans les entreprises anglo-saxonnes, le *whistleblowing* évoque des heures noires en terrain francophone. Pourtant, dans les filiales françaises des entreprises américaines, le problème est vécu de manière difficile, car il n'est pas dans les habitudes et une forte pression amène les employés à pratiquer cette technique à leur corps défendant. Elle s'applique parfois en effet à des situations bien plus complexes que celle décrite quelques lignes plus haut.

Pourquoi *whistleblowing*, au fait?

Littéralement, un *whistle blower* est une "personne qui vend la mèche". Voici encore un anglicisme qui s'est introduit par la petite porte (restée ouverte, il est vrai) en français! ■

Quelques chroniques de langue antérieures sont disponibles sur www.leligueur.be et http://users.skynet.be/Landroit/tableABL.htm